

— Donnez-moi la main, monsieur, lui dit-il, et voyons ce que nous pouvons faire pour le salut commun.

— Ah ! fit Bozan, vous ne me reniez pas, vous !

— Je suis le mari de votre fille ! Chacun de nous a son orgueil et sa noblesse. Vous ne voulez pas plus de tache à votre nom de financier que moi à mon blason. Nous serons courageux, parlons à cœur ouvert.

— Que vous me faites de bien ! s'écria Bozan de Breuil.

— Je n'ai sans doute pas été pour vous le gendre qui tient la place d'un fils. Nos habitudes sont différentes ; nos vies se meuvent dans des milieux divers ; je me suis efforcé de rendre Mercédès heureuse, sans y réussir toujours... Mais en la prenant pour femme, je deviens solidaire de ce qui advient dans une famille qui est la mienne. Il ne s'agit donc pas seulement de vos affaires, mais des nôtres.

— Hélas ! dit Bonaventure avec un geste découragé.

— Quand je demandai Mercédès en mariage, j'étais pauvre, d'un seul coup vous m'avez enrichi ; ce genre d'union si commun à Paris n'est peut-être pas pour ceux qui les contractent une garantie de bonheur. Mais croyez que si j'ai pu épouser une héritière afin de redorer ma couronne fermée, il me serait impossible de garder cette fortune le jour où elle vous devient indispensable.

Les yeux de Bozan de Breuil souriants sous les larmes se fixèrent sur le prince.

— Dix millions me sauveraient ! dit-il.

— Je n'en possède que huit, monsieur.

— On emprunterait un million sur l'hôtel.

— Puis ?

— Ma femme a pour deux millions de diamants. On en trouvera bien un tout de suite en les engageant.

— Ceux de Mercédès sont également à vous.

— Quand je vous le disais, dix millions ! Et ne croyez pas qu'ils soient perdus ! Grâce à cette somme je subviens aux difficultés pressantes ; je garde mon prestige aux yeux de tous. Les affaires lancées ne perdent rien de leur valeur ; avant un an je me libère envers vous, mais jamais, croyez-le, jamais je ne vous témoignerai assez la reconnaissance dont mon cœur est rempli.

— N'en parlons pas, monsieur, je vous en supplie, vous me laisseriez croire que vous avez douté de moi.

Bozan saisit tout à coup le poignet du prince.

— Mais, lui dit-il, savez-vous que vous n'êtes pas le maître d'exécuter ce que vous promettez ?

— Pourquoi ?

— Vous êtes marié sous le régime de la séparation de biens.

— Qu'importe !

— Pour emprunter sur l'hôtel, pour disposer des huit millions de sa dot il faut son consentement.

— Monsieur, fit le prince, il me semble que vous doutez de votre fille !

— Hélas ! je doute de tous maintenant, hors de vous !

— Ne perdons pas une minute, reprit Mikaël, je cours chez ma femme, nous causons... Elle me donnera demain sa signature et les diamants, et à l'heure de l'ouverture de la Bourse vous serez sauvé !

— Grand cœur ! grand cœur !

— Adieu ! je vous quitte pour m'occuper de vous.

Le financier garda la main de Mikaël dans la sienne.

Il hésitait, les mots qui lui venaient aux lèvres le brûlaient. Il n'osait pas formuler une pensée amère. Le prince attendait, anxieux, redoutant ce qu'il allait dire.

— Vous savez, les femmes sont étranges... La vôtre est une enfant... mal élevée par sa mère... Elle n'est pas méchante, oh ! non ! mais fantasque, aimant son luxe, tenant à ses habitudes... Les Brésiliennes ne ressemblent pas aux femmes d'Europe... Si Mercédès témoignait des craintes ; si vous ne la trouviez point dans les mêmes dispositions que vous... Je vous en prie, pas d'éclat, pas de violence...

— Assez ! assez, je vous en prie.

— Je l'aimerai quand même...

— Si ce que vous redoutez arrivait...

— Eh bien ?

— Je la quitterais.

— Vous !

— Afin qu'on ne me crût pas complice d'une infamie.

— Non ! non ! dans aucune occurrence, ne faites cela !

— Je comprends assez la défense de votre honneur, monsieur, pour rester juge de mien.

Le prince Mikaël sortit sans rien ajouter.

Bozan de Breuil se jeta sur son lit.

Sans garder pleine confiance dans la tentative de son gendre, il se disait que le salut pouvait venir de ce côté.

Un rayon brillait dans la nuit qui brusquement s'était faite devant ses yeux. Certes il pensait que Mikaël était un grand cœur. Jusqu'à ce moment leurs relations avaient manqué d'intimité... Rien dans leurs vies ne s'était fondu. La faute en devait être surtout imputé à Mercédès qui ne tenta pas de les rapprocher. Ayant trouvé l'émancipation dans le mariage, elle laissa presque toujours seule la princesse Iona, courut les fêtes avec sa mère quand son mari ne pouvait l'accompagner, et redoutant peut-être que Mikaël se plaignît à Bozan de Breuil, elle sépara le plus qu'elle put le gendre du beau-père. Du reste, qu'aurait dit Mikaël au père de Mercédès ? Allait-il se plaindre de sa femme ? Irriterait-il Bonaventure contre Mercédès ? Ne valait-il pas mieux souffrir en silence ? Aussi bien il n'existait nul remède possible avec une femme du caractère de Mercédès. Il alla donc aussi peu chez le financier que le lui permettaient les convenances, mais à l'heure où le malheur l'atteignait, il crut de son strict devoir de courir à lui, et de lui tendre la main.

Combien Bozan appréciait cette grandeur si simple, cette bonté franche. Elle lui fit tant de bien qu'il s'endormit vers trois heures, oubliant pour un moment ses préoccupations et ses douleurs.

Mikaël Ypsolanie était rentré chez lui.

Il hésita un moment avant de se présenter chez sa femme.

Ne la trouverait-il pas le lendemain ?

A cette heure elle ne pouvait rien faire, rien signer.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même une file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C^{IE}, Editeurs,

Boîte 1986, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal.